



GABRIELLA COLEMAN

ANONYMOUS

Hacker, activiste, faussaire, mouchard,
lanceur d'alerte

LUX

ANONYMOUS

GABRIELLA COLEMAN

ANONYMOUS

Hacker, activiste, faussaire, mouchard, lanceur d'alerte

*Traduit de l'anglais
par Nicolas Calvé*



© Lux Éditeur, 2016
www.luxediteur.com

Conception graphique de la couverture : David Drummond

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2016
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN : 978-2-89596-207-6
ISBN (epub) : 978-2-89596-683-8
ISBN (pdf) : 978-2-89596-883-2

Ouvrage publié avec le concours du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition, ainsi que du Programme national de traduction pour l'édition du livre, une initiative de la *Feuille de route pour les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration, communautés*, pour nos activités de traduction.

*Je dédie ce livre aux légions d'Anonymous
celles qui ont revêtu le masque hier
celles qui osent se tenir debout aujourd'hui
celles qui sans doute se soulèveront demain*

« Vous avez désormais notre attention »

LE 29 JUILLET 2007, une entité disant s'appeler Anonymous (un nom alors inconnu de tous, sauf des internautes les mieux informés) poste une vidéo sur YouTube. Un homme sans tête apparaît sur un fond blanc, en costume. « Cher Fox News », commence une voix synthétique au timbre métallique. Peu de temps auparavant, la chaîne d'information a consacré tout un segment d'une émission à un groupe qu'elle a appelé « la machine de haine d'internet » (*the Internet Hate Machine*), une appellation que le collectif arborera ultérieurement comme titre d'honneur¹.

Or pour un groupe qui se repaît de tromperie et de malice, se contenter de tourner en dérision un tel exposé reviendrait à rater une occasion en or de se faire plaisir. Sur un ton solennel et peu rassurant, la voix grave poursuit ainsi son discours :

Le nom et la nature d'Anonymous ont été souillés comme une putain dans une ruelle, puis livrés au regard du public. Permettez-moi d'affirmer ceci sans détour : vous n'avez absolument pas compris qui nous sommes et ce que nous sommes. [...] Nous sommes tout le monde et nous ne sommes personne. [...] Nous sommes le visage du chaos et les annonciateurs du jugement. Nous rions devant la tragédie. Nous nous moquons de ceux qui souffrent. Nous ruinons la vie d'autrui pour la seule raison que nous en avons la capacité. [...] Un homme se défoule sur un chat, nous rions. Des centaines de personnes meurent dans un

accident d'avion, nous rions. Nous sommes l'incarnation d'une humanité sans remords, sans empathie, sans morale.

Puis, la vidéo se termine: «Vous avez désormais... *notre* attention.»

En tout cas, ils ont certainement la mienne. Peu de temps après la diffusion de la vidéo, je me suis embarquée pour plusieurs années dans un projet de recherche sur le collectif, une tâche colossale que je viens tout juste d'achever (et que ce livre concrétise). La vidéo se voulait une satire du discours hyperbolique de Fox News, qui présentait les membres d'Anonymous comme les vecteurs par excellence des mauvais coups et de la calomnie sur internet, comme des «hackers* dopés aux stéroïdes». Et pourtant, l'atmosphère à glacer le sang qui s'en dégage ne pourrait mieux exprimer ce que les trolls* ont de terrifiant. Au lieu de réfuter le portrait ridiculement tendancieux de Fox News, la vidéo le corrobore entièrement – mais seulement pour ceux qui ne voient pas la plaisanterie, bien sûr.

Ce double sens résume très bien l'humour noir dont Anonymous a fait sa spécialité (que ses membres appellent le *lulz**). Comme nous le verrons dans ces pages, le *lulz*, à la fois humour déviant et état quasi mystique, a évolué avec Anonymous depuis sa naissance. À ses débuts, le groupe ne semblait chercher qu'à semer la pagaille dans l'esprit du *lulz*. Cependant, peu après la diffusion de cette vidéo parodique et grandiloquente, on a commencé à voir des Anons* au cœur de centaines d'actions politiques, ceux-ci devenant même parties prenantes de certaines des luttes les plus décisives de notre époque. En janvier 2011, en solidarité avec les insurgés de Tunisie, Anonymous a hacké les sites web du gouvernement tunisien; quelques mois plus tard, des *indignados* espagnols ont projeté le masque emblématique de Guy Fawkes sur un immeuble de la Puerta del Sol; aux États-Unis, des Anons ont été parmi les premiers à faire circuler les appels à occuper Wall Street.

C'est que le collectif, les années précédentes, s'était petit à petit affirmé comme force sociale et politique avec une série

* Les mots suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin d'ouvrage.
[NdÉ]

d'actions, dont certaines comptent parmi ses plus mémorables. En 2008, des membres qui souhaitaient renouveler la mission d'Anonymous ont pris à partie l'Église de scientologie après que cette organisation controversée eut tenté d'empêcher la diffusion d'une vidéo virale de Tom Cruise. Élaborée dans l'esprit du *lulz*, l'opération a permis aux Anons de concrétiser leur pouvoir d'influer sur des luttes à l'échelle mondiale, tout en goûtant à l'euphorie de l'engagement. Deux ans plus tard, soit en décembre 2010, Anonymous a accédé à une notoriété encore plus grande avec l'opération *Avenge Assange* (venger Assange). À l'initiative d'AnonOps, un des nœuds les plus activistes et les plus prolifiques du collectif, des Anons se sont lancés dans l'action directe en déclenchant une campagne d'attaques informatiques par saturation (*distributed denial-of-service*, DDoS)*. La tactique, qui consiste à bloquer l'accès à des serveurs web en les submergeant de requêtes, visait des institutions financières qui refusaient de traiter les dons à WikiLeaks, dont PayPal et MasterCard. Anonymous est sorti plus fort de chacune de ces opérations.

Néanmoins, même si Anonymous s'est distancié de l'ingouvernable chaos de la nuisance pure pour s'engager dans le débat politique mondial, ses interventions militantes, qu'elles prennent la forme de manifestations de rue ou d'intrusions informatiques spectaculaires, suscitent invariablement la même question : les membres d'Anonymous sont-ils des dissidents qui défendent certains principes, ou une bande de gamins désœuvrés qui, shootés au *lulz*, glandent sur internet ?

Cette ambivalence est tout à fait compréhensible. Car au-delà de son combat fondateur pour le maintien de l'anonymat et la libre circulation de l'information, Anonymous ne défend ni philosophie ni programme politique cohérents. Bien que le collectif soit reconnu pour sa contestation dans l'univers numérique et ses actions directes, il n'a jamais affiché d'orientation claire. Parce qu'Anonymous trouve son origine dans l'univers parfois humoristique, souvent irrévérencieux et par moments très envahissant des trolls du web (dont la logique semble de prime abord peu propice au développement d'une culture

militante et politique), il est frappant de constater que des activistes en viennent à s'en réclamer.

De trolls à désaxés de la scène militante

Aujourd'hui, le rayonnement du masque de Guy Fawkes et des idées qu'il a fini par symboliser, jusque chez les manifestants de la place Tahrir ou les parlementaires polonais opposés à l'Accord commercial anticontrefaçon (mieux connu sous son acronyme anglais ACTA, pour Anti-Counterfeiting Trade Agreement), peut paraître absurde à qui connaît les origines d'Anonymous. Avant 2008, le nom servait presque exclusivement à ce qu'un Anon a qualifié de « salopage sur internet » (*Internet motherfuckery*). Né dans les recoins du forum /b/ de 4chan (souvent considéré comme le « trou du cul du net »), Anonymous était synonyme de « troll » – terme désignant toute activité visant à salir la réputation d'individus ou d'organisations et à divulguer des données privées dans le but de nuire. Les trolls cherchent à contrarier les gens en diffusant des contenus sinistres ou répugnants, en semant la zizanie ou la pagaille. Ils peuvent martyriser leur proie en adoptant des identités, des croyances et des valeurs pour leur seul potentiel malfaisant, en saturant les forums de discussions de pourriels, en envoyant des centaines de pizzas, des taxis ou même une escouade tactique à la résidence visée. Quelle que soit la technique utilisée, les trolls se plaisent à dire qu'ils font ce qu'ils font pour le *lulz*, terme dérivé de *lol** désignant une forme d'humour grinçant, souvent malveillant.

Un des premiers raids (maintenant légendaire) des trolls d'Anonymous a visé une plateforme virtuelle appelée Habbo Hotel, dont le slogan clame avec enthousiasme « Crée ton avatar, décore ton appart, chatte et fais-toi plein d'amis ». Conçu en Finlande, le site s'adresse aux pré-adolescents. Ceux-ci sont invités à se créer de mignons petits avatars à l'allure de Legos, qui peuvent socialiser dans l'hôtel et décorer leur chambre avec du « mobi ». Le 6 juillet 2006, des Anons se sont connectés en

grand nombre, prenant tous l'apparence d'hommes noirs arborant afro et complet gris. En manœuvrant avec adresse, ils ont réussi à former des swastikas humains et des piquets de grève pour empêcher les membres ordinaires (surtout des enfants) d'accéder à la piscine de l'hôtel. Quiconque demandait les raisons qui motivaient ces gestes se voyait répondre par ces personnages à moustache que la piscine était fermée « pour cause de faillite et de sida ».

Quelques années après les premiers raids contre Habbo, et à peine six mois après qu'on eut qualifié leur collectif de « machine de haine d'internet », des Anons ont commencé à organiser des actions politiques au nom d'Anonymous en affichant certains de ses éléments iconographiques (en particulier des hommes sans tête vêtus de complets noirs). Cette étonnante métamorphose s'est produite lors de ce que beaucoup d'observateurs considèrent aujourd'hui comme une des opérations de provocation les plus mémorables d'Anonymous : la campagne contre l'Église de scientologie. « De manière inédite, la communauté élargie des Anons s'est unie pour lancer un retentissant "Va te faire foutre !" à tout l'empire sectaire de la Scientologie² », raconte un participant. Motivés par le *lulz*, par le désir de provoquer une avalanche de dégâts aussi hilarants que terribles, des milliers d'Anons sont montés à bord d'un *troll train** baptisé « Project Chanology » en vue de lancer des attaques par saturation, d'envoyer des pizzas et des prostituées (non payées) à des églises de la secte un peu partout en Amérique du Nord, d'y faxer des images de parties du corps nues et de les submerger de canulars téléphoniques, en particulier les lignes spéciales de la Dianétique, conçues pour donner des conseils aux fidèles à propos de « la première technologie de l'esprit qui fonctionne ».

On pouvait s'attendre à ce que, comme la plupart des raids précédents, ce retentissant « Va te faire foutre ! » finisse par s'esouffler au bout de quelques jours d'espiègleries aussi féroces que ludiques. C'était sans compter sur une vidéo qu'un petit groupe de participants avait créée pour le seul plaisir du *lulz*, mais dont la diffusion a suscité de vifs débats entre les membres

d'Anonymous. Dans le clip, on « déclarait la guerre » à l'Église de scientologie: « Pour le bien de vos fidèles, pour le bien de l'humanité – et pour notre plus grand plaisir. Nous allons vous expulser d'internet et procéder au démantèlement de l'Église de scientologie sous sa forme actuelle³. » Après les avoir poussés au débat, cette déclaration ironique finirait par propulser les Anons dans la rue: le 10 février 2008, plus de 7 000 personnes ont manifesté dans 127 villes contre l'Église de scientologie, les violations des droits de la personne qu'elle commet et la censure qu'elle exerce.

C'est ainsi qu'Anonymous est passé du « salopage ultra-coordonné sur internet » (comme l'expliquerait plus tard un Anon à mes étudiants) à la diffusion d'informations compromettantes sur l'Église de scientologie. Les Anons ont également tissé des liens avec des contestataires plus âgés qui dénonçaient déjà les agissements de la secte. Aux trolls succédait un engagement sincère, comme si Anonymous avait quitté son sanctuaire numérique pour travailler à la création d'un monde meilleur. Au cours des deux années qui ont suivi, des membres ont mis sur pied des groupes politiques indépendants d'Anonymous, et de nombreux participants en sont venus à se considérer comme d'authentiques militants, mais avec une tournure d'esprit transgressive.

Bon nombre des interventions d'Anonymous, dont ces vidéos qui ont fini par devenir une véritable institution, sont parfaitement légales. Cependant, une partie des tactiques du collectif, notamment les attaques par saturation et le hacking, sont illégales: en toutes circonstances, elles sont considérées comme des infractions criminelles, du moins aux États-Unis. Par conséquent, les autorités ont tenté par divers moyens de ranger certaines de ces opérations dans la catégorie générique de « cyberguerre » et d'intenter des poursuites judiciaires contre les personnes qui les ont menées. Le 21 février 2012, le *Wall Street Journal* a mis au jour cette stratégie en rapportant que, au cours de réunions secrètes, le général Keith Alexander, alors directeur de la National Security Agency (NSA), avait fait part à de hauts fonctionnaires de la Maison-Blanche de sa crainte

qu'Anonymous « puisse avoir la capacité, d'ici un an ou deux, de provoquer une panne de courant limitée en menant une cyberattaque⁴ ».

En faisant son chemin dans les médias sociaux, l'article du *Wall Street Journal* a soulevé bien des questions. L'affirmation d'Alexander était-elle crédible? En quoi consistait précisément cette « capacité » de provoquer une panne? Si la menace était bien réelle, quelle serait la réponse adéquate? On ne saura sans doute jamais si l'évaluation de la NSA reposait sur des renseignements fiables ou si elle visait simplement à jeter le discrédit sur Anonymous. Quoi qu'il en soit, le général Alexander est parvenu, au moins pour un temps, à dépeindre Anonymous comme un danger comparable aux djihadistes islamistes ou aux communistes d'autrefois.

En définitive, toutefois, le discours de la NSA s'est avéré peu convaincant. Malgré la grande diversité de ses tactiques – légales ou non, en ligne ou hors-ligne –, Anonymous n'a jamais appelé publiquement à commettre de tels attentats. Et rien n'indique que le collectif puisse aller jusqu'à l'envisager. Même dans leurs séances de chat les plus tumultueuses, ses membres n'ont jamais évoqué la possibilité de mettre des vies humaines en danger. Dans les reportages ultérieurs sur le sujet, des militants et des experts en sécurité ont d'ailleurs rejeté les allégations de la NSA en qualifiant ses propos d'« alarmistes⁵ ».

Même si Anonymous n'est pas du genre à recourir à une tactique comme celle-là, ses rapports avec le tribunal de l'opinion demeurent ambivalents. Ses méthodes sont parfois subversives, souvent vindicatives, généralement imprévisibles et habituellement peu respectueuses des convenances ou de la loi. Prenons l'exemple du *doxing** : la divulgation de données privées (numéro de sécurité sociale, adresse du domicile, photos, etc.) se situe dans une zone grise, car une partie des informations diffusées se trouve déjà sur des sites accessibles au public.

Une opération particulière d'Anonymous peut chevaucher les trois catégories (légalité, illégalité, zone grise) et, si les Anons peuvent y ajouter du *lulz*, ils ne s'en priveront pas. L'opération

BART d'août 2011 en offre un bon exemple. Les membres du collectif ont senti la nécessité d'agir lorsqu'ils ont appris que les autorités du Bay Area Rapid Transit (BART, le métro de San Francisco) envisageaient d'interrompre le service de téléphonie mobile sur les quais de certaines stations en vue d'empêcher la tenue d'une manifestation contre la brutalité policière. Cette dernière avait été convoquée par des militants locaux pour dénoncer le meurtre par balles d'un passager, Charles Hill. Révoltés par cette ingérence de la société de transport dans le débat démocratique, les Anons ont donc participé à l'organisation d'une série de rassemblements.

Quelques membres se sont aussi introduits dans le système informatique du métro en vue de recueillir et diffuser des données sur les clients pour attirer l'attention des médias. L'un d'eux est tombé sur une photo osée du porte-parole officiel du BART, Linton Johnson, à demi nu, sur son site personnel. Le cliché a été publié sur un site appelé *Barthulz*, accompagné d'une justification pour le moins impudente : « *If you are going to be a dick to the public, then I'm sure you don't mind showing your dick to the public.* » (« Si tu fais le con [*dick*] avec le public, j'imagine que tu n'as pas peur de montrer ta bite [*dick*] au public. ») Parfois fuyants et espiègles, parfois sérieux et inspirants, souvent tout cela à la fois (comme l'a démontré l'opération BART), ces mauvais plaisantins (*tricksters**, voir p. 44) sont animés, encore aujourd'hui, par une volonté de raillerie, par le *lulz*.

« Je l'ai fait pour le *lulz* »

L'insatiable appétit des Anons pour les espiègeries motivées par le *lulz* a-t-il, pour autant, fait de mon travail de recherche sur ce collectif une partie de plaisir ? C'est dans le but de comprendre leur étonnante transformation de trolls marginaux en activistes excentriques que je me suis lancée dans l'étude anthropologique de ce groupe en 2008. J'ai entrepris mon travail dans la discrétion, sans détour, le cœur léger. Je prenais part à leurs

manifestations et suivais leurs discussions sur les forums web et Internet Relay Chat (IRC), un des protocoles de communication les plus utilisés par Anonymous (et d'autres geeks* et hackers).

En 2011, alors qu'Anonymous étendait ses tentacules et que ses militants lançaient des actions politiques par dizaines, j'en suis venue à consacrer tout mon temps à ce projet initialement parallèle. Pendant plus de deux ans, j'allais être branchée en permanence. En ligne au moins cinq heures par jour, je me suis efforcée de me tenir au courant de toutes les opérations qui se déroulaient simultanément, bien que certaines m'aient été cachées en raison de leur nature clandestine. Enquêter sur Anonymous, c'était tenter de ne pas perdre le fil au travers d'un sentier sombre et tortueux, jonché de rumeurs, de mensonges et de secrets, sans oublier la sinistre présence d'espions et d'informateurs. Mon parcours n'a pas manqué d'émotions fortes et de culs-de-sac enrageants. J'ai été témoin de toutes sortes de contorsions morales, les questionnements éthiques – en apparence insolubles – des Anons cohabitant sans peine avec leur goût du risque et leur sens exalté du sacrifice. Le collectif possède une structure organisationnelle qui, à l'instar des conséquences de ses actions, se révèle complexe et déroutante. Au fil du temps, j'ai pu constater qu'Anonymous n'a rien d'un labyrinthe dont on pourrait saisir la configuration et la sortie en le regardant d'en haut. La réalité est beaucoup plus complexe. Ce labyrinthe n'a rien de celui, statique, que Dédale avait créé pour enfermer le Minotaure. Il s'agit plutôt d'une machine infinie qui actionne une boucle récursive serrée, où des labyrinthes engendrent des labyrinthes eux-mêmes générateurs de labyrinthes.

Malgré les difficultés que j'ai rencontrées en explorant ce dédale infini, j'ai appris, peu à peu, à connaître Anonymous, tout comme ses membres ont appris à me connaître, personnellement pour certains d'entre eux. Comme l'aurait fait tout anthropologue, j'ai observé, écouté, interviewé, débattu, interrogé, incité. Par moments, j'ai même participé, tant que je restais dans les limites de la légalité. J'ai effectué des tâches très

diverses, tel que réviser des manifestes, indiquer à des journalistes comment trouver Anonymous, rectifier de fausses informations.

Mon engagement respectait cependant des limites, volontaires et imposées par des contraintes extérieures. L'anthropologie exige à la fois le maintien d'une certaine distance et la capacité de pénétrer les choses en profondeur. L'astuce consiste à s'intégrer au groupe étudié tout en évitant de se borner aux interprétations que ses membres donnent des situations. Bon nombre des causes et des tactiques d'Anonymous me sont sympathiques, mais pas toutes. Divers scrupules d'ordre moral ont creusé une certaine distance critique. En raison de leur illégalité, certaines actions excédaient mes limites. Tant pour Anonymous que pour moi, il valait mieux que je n'y participe pas. Plus tard, après les arrestations et les condamnations, j'ai pu me renseigner sur des opérations dont je n'avais rien su.

Avec le foisonnement des tactiques militantes au sein d'un nouveau groupe d'Anons pendant l'été 2011, la donne a changé. Anonymous s'en prendrait désormais aux sociétés figurant au palmarès Fortune 500 et aux fournisseurs de la Défense. Des hackers mercenaires se sont mis à transmettre des données privées d'Anons aux autorités – nom, photos, adresse. De leur côté, ceux-ci ont commencé à divulguer des informations confidentielles ou gênantes. C'est à ce moment-là que le Federal Bureau of Investigation (FBI) est entré en scène. Dans ces circonstances, peu importe la quantité de *lulz* qu'Anonymous injectait dans une opération, l'humour ne pouvait empêcher la progression d'un étouffant sentiment de malaise chez les membres et les observateurs du collectif. Ainsi, même si mes recherches sur Anonymous étaient souvent passionnantes – et constituaient sans aucun doute une véritable aventure –, j'ai été peu à peu gagnée par la paranoïa.

Telle une perturbation barométrique annonçant une tornade, la paranoïa, aiguë, hantait toutes mes journées. Elle me semblait justifiée, mais c'est sans doute la paranoïa elle-même qui me donnait cette impression. Dans le cadre de mes recherches sur Anonymous, je devais impérativement veiller à ce que

la police ne s'approche pas de moi et, surtout, de mes données. Franchir une frontière exigeait des préparatifs de plusieurs jours où je sécurisais mes notes et configurais un ordinateur spécialement pour le voyage. La menace d'un interrogatoire me semblait toujours imminente; la question n'était pas de savoir *si* les agents du renseignement allaient me contacter, mais *quand* ils le feraient. Je devais protéger mes sources avec vigilance. Je rappelais aux membres d'Anonymous l'importance de faire attention à ce qu'ils me révélaient. Je ne me branchais jamais aux canaux privés où ils planifiaient leurs opérations illégales.

Quant à l'État, je m'en cachais – au grand jour. Mon existence n'avait rien d'anonyme. Là résidait toute l'ironie de la chose: je donnais des conférences sur Anonymous, j'avais été interviewée par 150 journalistes et je discutais régulièrement du collectif à la radio et à la télévision. Professeure dans une université réputée, j'étais facile à trouver. Les cadres supérieurs d'une des plus puissantes sociétés du monde m'ont même contactée personnellement dans l'espoir d'en apprendre un peu sur une entité que nombre d'entre eux commençaient à craindre.

Pendant des années, j'ai été hantée par un cauchemar récurrent. Des agents du renseignement cognaient à ma porte. Je bondissais du lit en sursaut, le cœur battant: «Ça y est. Ils sont là.» C'était comme dans *Poltergeist*, sauf que le lit ne tremblait pas et que mon impression d'être possédée du démon s'évanouissait dès que je me redressais dans le lit.

*
* * *

Par un matin du printemps 2012, je dissipe les traces d'un sommeil tourmenté avec un café bien tassé, laissant le cauchemar derrière moi pour une autre journée. Ma lucidité retrouvée, je réalise que, en ce 19 avril, les rôles seront inversés: aujourd'hui, c'est moi qui vais frapper à la porte du Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS), l'équivalent canadien de la Central Intelligence Agency (CIA). Animée d'un sentiment

combinant appréhension, ambivalence et surtout curiosité, j'ai accepté l'invitation du service à présenter un exposé sur Anonymous. J'y vais dans le but de savoir ce que le renseignement canadien pense du collectif: le perçoit-on comme une menace terroriste, comme une bande d'activistes turbulents et enragés ou comme toute autre chose? Mon intention cachée consiste à tester sa réaction au *lulz*: une agence traitant de questions de sécurité nationale est-elle en mesure de saisir l'humour propre à Anonymous? Pour le savoir, j'ai concocté un petit test sur le *lulz*.

Les bureaux du SCRS sont situés en banlieue d'Ottawa, dans un immeuble anonyme gris-bleuté. Je m'y rends seule, en taxi, hantée par la pensée d'Orwell, de *Brazil*, de Huxley, de Kafka, et de la surveillance totale mise en place sous Bush et Obama. Des questions fusent dans ma tête. *Qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce qui se cache dans l'ombre, derrière les murs de l'agence d'espionnage du Canada? La réalité est-elle aussi terrifiante que je l'imagine? Y a-t-il des salles de surveillance high-tech comme dans Minority Report? Y mène-t-on des expériences psychologiques dans des salles d'interrogatoire stérilisées aux murs en acier?*

En replaçant mon tailleur mal ajusté, j'essaie de me convaincre que l'immeuble n'abrite qu'une suite de cubicules ennuyeux où l'on remue de la paperasse et tient des réunions dans de mornes salles aux tables pourvues de téléphones à haut-parleur. Peut-être y a-t-il sur le réfrigérateur de la salle de repos une note passive-agressive destinée à la personne qui a mangé tous les Timbits prévus pour un pot de départ en fin de journée. Peut-être y a-t-il au-dessus du lavabo un post-it taché disant: «Ta mère ne travaille pas ici, alors tu devras laver ta vaisselle.» *Ça va aller*, me dis-je.

Pour atténuer mon anxiété, je me suis promis de ne rien dire de nouveau ou de secret, de m'en tenir à des informations déjà accessibles au public et de faire don de mes modestes honoraires à un groupe de défense des libertés civiles. Mais en franchissant le seuil, même si j'ai déjà prononcé cette conférence des dizaines de fois, je me sens plus petite que mon modeste mètre cinquante. Une femme en tailleur m'accueille.

DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION
« FUTUR PROCHE »

- Normand Baillargeon et Jean-Marc Piotte (dir.), *Au bout de l'impasse, à gauche. Récits de vie militante et perspectives d'avenir*
- Gaétan Breton, *La dette. Règlement de comptes*
- Gaétan Breton, *Faire payer les pauvres. Éléments pour une fiscalité progressiste*
- Gaétan Breton, *Tout doit disparaître. Partenariats public-privé et liquidation des services publics*
- Jean Bricmont, *L'impérialisme humanitaire. Droit humanitaire, droit d'ingérence, doit du plus fort?*
- Noam Chomsky, *Comprendre le pouvoir*
- Noam Chomsky, *Futurs proches. Liberté, indépendance et impérialisme au XXI^e siècle*
- Francis Dupuis-Déri (dir.), *Québec en mouvements. Idées et pratiques militantes contemporaines*
- Chris Hedges, *L'empire de l'illusion. La mort de la culture et le triomphe du spectacle*
- Chris Hedges, *La mort de l'élite progressiste*
- Edward S. Herman et David Peterson, *Génocide et propagande. L'instrumentalisation politique des massacres*
- Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS), *Dépossession: une histoire économique du Québec contemporain. Tome 1 : Les ressources*
- Razmig Keucheyan, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*
- Naomi Klein, *No logo. La tyrannie des marques*
- Naomi Klein, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*
- Andrea Langlois et Frédéric Dubois (dir.), *Médias autonomes. Nourrir la résistance et la dissidence*
- Linda McQuaig, *Les milliardaires. Comment les ultra-riches nuisent à l'économie*
- Luc Rabouin, *Démocratiser la ville. Le budget participatif: de Porto Alegre à Montréal*
- Sherene H. Razack, *La chasse aux Musulmans. Évincer les Musulmans de l'espace politique*
- Jeremy Scahill, *Le nouvel art de la guerre. Dirty Wars*
- Astra Taylor, *Démocratie.com. Pouvoir, culture et résistance à l'ère des géants de la Silicon Valley*
- Lesley W. Wood, *Mater la meute. La militarisation de la gestion policière des manifestations*

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JANVIER
2016 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE
L'IMPRIMERIE MARQUIS POUR LE COMPTE DE
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR
DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Robert LALIBERTÉ
a révisé le texte

Claude BERGERON
a effectué la mise en page

Lux Éditeur
C.P. 60191
Montréal (QC) H2J 4E1

Diffusion et distribution
en Europe: Harmonia Mundi
au Canada: Flammarion

Imprimé au Québec
sur papier recyclé 100 % postconsommation

Il y a presque dix ans – avant WikiLeaks, Occupy Wall Street et le Printemps arabe –, l'anthropologue Gabriella Coleman se plongeait dans l'étude d'un phénomène mondial alors en pleine expansion: la communauté de hackers au masque désormais célèbre, Anonymous. Après quelques mois, elle était devenue si étroitement liée au groupe – tantôt confidente, tantôt interprète ou porte-parole – que ce statut ambigu, atypique, avait pris une place centrale dans son travail. C'est depuis cette zone liminaire que ce récit entreprend de cerner la nébuleuse, à la manière d'un journal d'enquête anthropologique.

Son immersion étonnante dans la sous-culture d'Anonymous, Gabriella Coleman l'enrichit de témoignages obtenus auprès de hackers célèbres en pleine action. S'y chuchote, dans l'ombre de la figure légendaire du *trickster*, la jubilation du *lulz* – le plaisir de jouer des sales tours, la délectation du *trolling*, l'exaltation de la piraterie. Une forme naissante et rageuse d'activisme s'y déclare aussi haut et fort, qui aura le succès que l'on connaît.

Sans rien céder aux charmes de l'anecdote, l'ouvrage pense plus largement l'action directe dans le cyberspace, en creusant notamment la question de l'éthique du hacking. Il examine dans le même temps les mécanismes de répression conçus par les autorités pour contrer cette nouvelle forme de contestation.

Cette étude sur Anonymous est indubitablement la plus complète et la plus rigoureuse existant à ce jour.

Docteure en anthropologie, Gabriella Coleman dirige aujourd'hui la chaire Wolfe en littérature scientifique et technologique de l'Université McGill. Elle est considérée comme la spécialiste d'Anonymous et intervient régulièrement dans les médias pour parler du phénomène et décrire les mécanismes coercitifs et les préjugés dont ils sont la cible.

FUTUR PROCHE